

**RIEF**

**Revue italienne d'études françaises**

Littérature, langue, culture

10 | 2020

La vérité et ses ruses

---

## Vérité, poésie et mensonge chez Louis-Claude de Saint-Martin

*Truth, poetry and falsehood in Louis-Claude de Saint-Martin*

Vincenzo De Santis

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/6092>

DOI : [10.4000/rief.6092](https://doi.org/10.4000/rief.6092)

ISSN : 2240-7456

### Éditeur

Seminario di filologia francese

### Référence électronique

Vincenzo De Santis, « Vérité, poésie et mensonge chez Louis-Claude de Saint-Martin », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 10 | 2020, mis en ligne le 10 novembre 2020, consulté le 12 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rief/6092> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rief.6092>

---

Ce document a été généré automatiquement le 12 novembre 2020.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Vérité, poésie et mensonge chez Louis-Claude de Saint-Martin

*Truth, poetry and falsehood in Louis-Claude de Saint-Martin*

Vincenzo De Santis

---

- 1 En 1799, quatre ans après la création de l'Institut de France, la classe des sciences morales et politiques lance un concours où elle invite les participants à s'interroger sur « l'influence des signes sur la formation des idées »<sup>1</sup>. Les mémoires reçus sont nombreux, et la victoire est remportée par le jeune linguiste Joseph-Marie de Gérando<sup>2</sup>. De Gérando, qui met à distance le sensualisme condillacien, se rapproche des positions originaires de Locke et souligne, non sans une certaine prudence, l'importance excessive que l'auteur du *Dictionnaire des synonymes* accordait aux signes dans la formation des idées. Parmi les participants au concours, se signale également Louis-Claude de Saint-Martin, qui écrit peu après la fin de la compétition une *Réfutation des principes de M. de Gérando*, jugés encore excessivement liés aux positions de Condillac et des idéologues<sup>3</sup>. Saint-Martin publie aussi anonymement son mémoire pour le concours sous le titre *Essai sur les signes et sur les idées*<sup>4</sup>. Dans cet ouvrage, l'auteur se pose en contradiction nette avec les positions de Condillac et des idéologues – notamment Garat –, qui dominaient à l'Institut. Il insiste sur les notions de désir et de volonté, qu'il pose à l'origine de la langue, conçue comme une « parole vivante [...] proche, en ses réussites les plus parfaites, du discours poétique »<sup>5</sup>. De la récusation du sensualisme, où Saint-Martin voit une dérive néfaste du matérialisme des Lumières, découle la promotion d'une linguistique « spiritualiste », qui s'avère en phase avec la théosophie de Saint-Martin et avec l'ensemble de son parcours philosophique<sup>6</sup>.
- 2 Né à Ambroise en 1743 d'une famille de petite noblesse déchue et mort à Aulnay dans la région de Sceaux en 1803, Saint-Martin est surtout célèbre par son épithète « le philosophe inconnu ». Entré en contact depuis l'âge de dix-huit ans avec des personnalités telles que Rousseau et Voltaire, qui font également partie de son canon de lectures, il doit endurer les critiques des philosophes des Lumières dès qu'il commence à publier des ouvrages de théosophie, où il prend souvent position contre leurs doctrines<sup>7</sup>. Annonçant la réception que lui réservent les penseurs des secondes

Lumières tels que Louis-Sébastien Mercier, Voltaire juge les idées de son œuvre *Des erreurs et de la vérité* (1775) obscures, délirantes et invraisemblables. Sa pensée est redécouverte au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque ses textes deviennent une source d'inspiration incontournable d'un certain mysticisme romantique, d'Éliphas Lévy à Maistre et à Lamartine, de Sainte-Beuve à Balzac. Une tradition qui le compare à Joseph de Maistre en fait ainsi l'un des mystiques les plus souvent évoqués de la période révolutionnaire. À partir du XX<sup>e</sup> siècle, son œuvre suscite un regain d'intérêt, notamment dans le domaine des études martinistes, mais aussi dans le contexte universitaire<sup>8</sup>.

- 3 Chez Saint-Martin – et cela est évident si l'on songe au titre de son premier ouvrage philosophique, *Des erreurs et de la vérité* –, l'univers s'organise selon un système d'oppositions entre le pluriel et le singulier, la division et l'unité. Cette dernière représente l'idéal que l'homme doit poursuivre<sup>9</sup>, comme l'atteste son mémoire pour le concours, d'après lequel les excès du rationalisme des Lumières sont à la base de la décadence de l'homme. La vérité, qui correspond à une harmonie parfaite entre la pensée et le signe qui l'exprime, s'oppose ainsi aux « erreurs ». À travers une lecture de plusieurs ouvrages du « philosophe inconnu », j'essaierai d'analyser les significations qu'attribue l'auteur au terme « vérité » et à ses synonymes ainsi que le rapport entre « erreurs », « mensonge » et « poésie » au sein de sa production théosophique et littéraire.

## Recherche des causes premières, recherche de la vérité

- 4 Dès la période de ses études de droit, Saint-Martin est captivé non par les formes superficielles et applicatives de la jurisprudence, mais par les « bases naturelles de la justice »<sup>10</sup>. Qu'il s'agisse d'une relecture tardive de son expérience d'étudiant ou d'un penchant enraciné dans son esprit dès sa jeunesse, cet intérêt pour les causes premières se renforce et prend la forme d'une véritable réflexion théologique et philosophique lors de sa rencontre à Bordeaux avec Martines de Pascally<sup>11</sup>. Mystique espagnol, celui-ci était le fondateur de L'Ordre des Chevaliers Maçons Élus Coëns de l'Univers – dont l'héritage de l'ésotérisme hébraïque annoncé dans le nom est confirmé par les contenus doctrinaux<sup>12</sup> – auquel Saint-Martin est admis. Les Élus Coëns étaient divisés en neuf degrés et se distinguaient par leur refus dédaigneux et élitaire d'obéir à l'Ordre<sup>13</sup>. Les positions de Pascally marquent ainsi la première étape de la production philosophique de l'auteur, bien que celui-ci privilégie le versant spéculatif par rapport au système proprement rituel des Élus Coëns, ce qui apparaît clairement dès ses premiers ouvrages<sup>14</sup>. Entre 1789 et 1790, Saint-Martin se consacre à la lecture et à la traduction de l'œuvre de Jacob Böhme, travail qui marque un tournant fondamental dans sa pensée philosophique<sup>15</sup>. Par rapport à Pascally et à Böhme – qui concevaient l'espace du rituel comme un moment privilégié pour atteindre la connaissance de la Cause Première, finalité ultime de leur parcours initiatique –, il prône une philosophie et une théosophie fondées sur la réflexion, dans une tentative de conciliation de l'instance rationnelle et spirituelle de l'être humain selon un code de filiation néoplatonicienne que le philosophe inconnu absorbe et réélabore à partir des doctrines du philosophe allemand<sup>16</sup>. Le théosophe préfère l'isolement et la solitude au rituel, la

spéculation à la prière collective, mais il n'exclut pourtant pas la participation du philosophe et du poète – au sens le plus vaste du terme – à la vie en société<sup>17</sup>.

- 5 La critique a montré à quel point la Révolution marque un tournant fondamental dans la pensée du théosophe dans la mesure où elle constitue probablement la dernière et définitive étape de sa formation idéologique et spirituelle<sup>18</sup>. 1789 suscite chez Saint-Martin des réflexions de nature très diversifiée, qui tiennent à la fois de la religion, de la morale, de la politique, et qui sont publiées en même temps qu'un large corpus d'ouvrages où spéculation mystique et études linguistiques s'entremêlent. Même si Saint-Martin ne publie de son vivant aucun ouvrage de linguistique – à l'exception du traité *Essai sur les signes et sur les idées*, cité plus haut –, les questions de la langue et de la communication sont au cœur de sa réflexion philosophique<sup>19</sup>. Ces problématiques se révèlent intimement liées à des réflexions d'ordre théologique et eschatologique, dans une pensée qui se fonde largement sur l'analyse des rapports de l'homme, considéré par l'auteur comme l'être « pansémiotique » par excellence, avec le reste du cosmos. Saint-Martin décrit l'homme comme un signe producteur d'autres signes, et insiste sur sa faculté de « se créer des signes »<sup>20</sup> : par cette faculté, à travers la poésie il « répète le processus originel de la création divine »<sup>21</sup>. Selon une vision qui mêle linguistique, esthétique et morale, l'activité sémiotique de l'homme peut pourtant être orientée vers le bien et la vérité ou vers le mal, qui s'exprime via le mensonge.

## Vérité de la Langue, mensonge des langues

- 6 La question de la vérité est intimement liée chez Saint-Martin à celle des origines des langues, ou plutôt à celle de la langue des origines. Le désir de se rapprocher de cette « langue première » souligne l'imperfection des langues naturelles et marque l'argumentaire du philosophe, mais les démarches nécessaires pour l'identification du premier idiome ne reposent pas, comme pour les érudits du XVI<sup>e</sup> siècle ou les comparatistes de l'époque des Lumières, sur des bases uniquement philologiques. La critique a parlé des théories du « philosophe inconnu » en termes de « métaphysique linguistique »<sup>22</sup> et a souligné à quel point cette métaphysique, parfois en dépit du lexique employé, est l'héritière de Böhme beaucoup plus que de Platon. Les idiomes de l'antiquité, plus proches sans doute de la langue mère – dont tant de linguistes du XVIII<sup>e</sup> siècle ont rêvé, même dans un contexte très éloigné du mysticisme martiniste<sup>23</sup> – conservent pour lui quelques traces de cette unité première, qui se confond déjà chez Böhme avec la manifestation de la divinité, le *verbe incarné*<sup>24</sup>.
- 7 Saint-Martin pose ainsi une distinction entre la langue parfaite et universelle et « les langues » des hommes, fragments corrompus de cette unité originelle. Selon une métaphore d'origine augustinienne, la langue mère, le verbe, Dieu, sont assimilés à l'amour, manifestation de la divinité qui est, selon l'auteur du *De Trinitate*, assimilable à Dieu-même (VIII). Cette langue adamique dont rêve le philosophe est caractérisée par l'unité parfaite entre la pensée et le signe, unité qui avait marqué justement le temps de l'union parfaite entre l'homme et la divinité qui précédait la chute. « Tout est vrai dans l'unité. Tout ce qui est coéternel avec elle est parfait. Tout ce qui s'en sépare est altéré ou faux », peut-on lire dans *Des nombres*<sup>25</sup>. Le terme « mensonge », souvent employé au singulier et toujours avec une signification négative, paraît néanmoins contredire cette tendance générale dans l'utilisation du nombre grammatical, qui s'avère dans les autres cas à la base d'une stratégie de dévoilement de la vérité :

Mensonge, mensonge, attendrais-je que je sois régénéré pour te combattre ?  
 Quelque indigne que je sois des regards de mon Dieu, tu en es encore plus indigne  
 que moi.

Je me souviendrai que je suis la pensée du Seigneur, et, par les droits de mon être,  
 j'imprimerai sur toi un signe de flétrissure qui te rendra l'opprobre des nations.<sup>26</sup>

8 Il ne s'agit pourtant que d'une contradiction apparente, dans la mesure où toute erreur naîtrait d'un mensonge originel, d'une occultation volontaire de la vérité : « L'être pervers a trompé l'homme, c'est par le cube de ce même nombre que le mensonge a peuplé, peuple et peuplera le monde de faux christes »<sup>27</sup>.

9 Le mensonge n'est pas seulement ce qui est contraire à la vérité, c'est aussi ce qui s'oppose à l'unité divine. Il correspond au non-être, au néant et est assimilé au diable, à « l'être pervers », à l'anti-symbole qui divise et détruit l'unité et dont la parole est trompeuse par définition<sup>28</sup>. La tâche du théosophe consiste donc à révéler à l'homme cette vérité cachée, mais la corruption du mensonge a enfanté des faux christes dont la Terre pullule et qui opposent à cette démarche de régénération par la vérité de confuses et fausses paroles. D'après Saint-Martin, l'exemple de mensonge le plus frappant est constitué par les excès du matérialisme des Lumières – et notamment par ses effets sur le langage humain –, qui ont fait de l'instance corporelle la seule dimension d'existence :

L'homme par la promptitude & la légèreté de ses jugements, a commencé à se livrer à des erreurs funestes qui ont produit dans son imagination les idées les plus monstrueuses ; c'est de-là, dis-je, que les Matérialistes ont tiré cet humiliant système des sensations qui ravale l'homme au-dessous de la bête.<sup>29</sup>

10 Ce n'est pourtant pas le corps en lui-même qui est perçu comme négatif, d'autant plus que le corps « est le canal par où arrivent, les connaissances & les lumières de la Vérité »<sup>30</sup>. De plus, la dimension corporelle protège l'âme des chocs de la vie sur la Terre et est fondamentale pour la vie en société, Saint-Martin ne prônant pas la mortification de nos instances matérielles. L'idée que les erreurs dérivent de ce mensonge originel ne doit pas être considérée comme une stratégie de déresponsabilisation de l'homme : céder à la séduction du mensonge, du néant, est perçu comme une faute commise par l'humanité entière et à laquelle seule la régénération théosophique peut porter remède en réconciliant ainsi corps et esprit. La misère de l'être humain, dont la sanglante Révolution est une sorte de rédemption par le feu, est due à sa propre soumission à la « mauvaise foi », qui l'a « mis sous la loi du mensonge » et dont il ne peut sortir qu'en retrouvant le chemin de la « vérité », lit-on dans *L'Homme de désir*<sup>31</sup>. Dans cet ouvrage, publié d'abord en 1790 et ensuite en 1802, le « philosophe inconnu » élargit sa condamnation formulée à l'égard des philosophes matérialistes aux écrivains au sens large du terme. Ceux-ci n'ont pas su distinguer la vérité et pérennisent le royaume du mensonge :

Combien les écrivains ont répété de fois les prévarications primitives, en se substituant au principe de toutes choses ! [...] Que penser donc de ceux qui auront combattu la vérité, & qui auront rejeté ses démonstrations les plus authentiques ? C'est avec le mensonge qu'ils attaquent la vérité, c'est avec le néant qu'ils veulent détruire ce qui est réel.<sup>32</sup>

11 Comme chez Aristote, le vrai (mais aussi le faux) se trouve chez Saint-Martin dans la pensée ou dans le langage, et non dans les objets<sup>33</sup>. La réflexion théosophique, qui réélabore les stimulations corporelles sur la base d'un principe divin, devient

l'instrument nécessaire pour tout écrivain voulant se libérer du pouvoir trompeur du mensonge et retrouver ainsi le chemin de la vérité :

Si tu as de l'ardeur & un goût exclusif pour la vérité, ne te plains pas des obstacles qui t'environnent ; ton sort est beau, puisque tu es chargé toi-même de créer tous tes trophées, & de te régénérer dans le baptême de l'esprit.<sup>34</sup>

- 12 Vérité et beauté deviennent ainsi superposables, et le bonheur découlant de la découverte du vrai est présenté comme une pleine compensation des efforts nécessaires pour surmonter les « obstacles » du mensonge.

## Le sacre de l'écrivain-théosophe

- 13 Depuis ses premiers ouvrages – on peut remarquer que cette thématique s'avère particulièrement évidente dans les textes publiés après 1789 –, Saint-Martin insiste donc sur le rôle du philosophe, de l'écrivain, dans le processus de régénération de l'homme et de la société. La littérature est appelée à devenir un moyen de libération, et l'auteur ne cesse d'insister sur le rôle guide que le poète et plus en général la poésie doit assumer au sein de cette régénération.

- 14 Dans le frontispice de la version imprimée de *l'Essai sur les signes et sur les idées*, Saint-Martin reformule le proverbe latin connu « *poetae nascuntur, oratores fiunt* » de la manière suivante : « *nascuntur ideae, fiunt signa* ». La position des termes dans les deux propositions est révélatrice du rôle central qu'il accorde à la vraie poésie, assimilée par ce jeu de mots aux idées, et opposée à l'oratoire, qui lui serait subordonnée tout comme les signes le sont aux idées. En effet, déjà à partir de *Des Erreurs et de la vérité*, la poésie, à laquelle il consacre ici une longue section, est présentée comme « la plus sublime des facultés de l'homme, celle qui le rapproche le plus de son Principe »<sup>35</sup>. La langue première qui a existé dans un passé mythique, dans un univers métaphysique, coïncide avec la voix originelle de la poésie<sup>36</sup> :

C'est dans une telle Poésie que nous pouvons voir l'image la plus parfaite de cette langue universelle que nous essayons de faire connaître, puisque quand elle atteint vraiment son objet, il n'est rien qui ne doive plier devant elle ; puisqu'elle a, comme son Principe, un feu dévorant qui l'accompagne à tous ses pas, qui doit tout amollir, tout dissoudre, tout embraser, & que même c'est la première loi des Poètes de ne pas chanter quand ils n'en sentent pas la chaleur.<sup>37</sup>

- 15 L'image du feu, destructeur et régénérateur, avatar de l'enthousiasme du poète, se relie à cette correspondance parfaite entre le signe et la pensée et devient garant, par sa dimension sacrée, de la vérité première.

Mais autant ce langage sacré s'ennoblit encore en s'élevant vers son véritable objet, autant il perd de sa dignité en se rabaissant à des sujets factices ou méprisables, auxquels il ne peut toucher sans se souiller comme par une prostitution.<sup>38</sup>

- 16 La poésie est ainsi présentée comme le fruit d'un mouvement spontané et primitif de l'esprit qui répète dans l'homme le geste créateur de la divinité. De ce point de vue, le mot « poésie » se rapproche chez Saint-Martin de son sens étymologique de « création ». Tout comme la langue première, cette poésie-vérité à laquelle l'homme de lettres doit aspirer a été pourtant ravagée par l'action du mensonge, ce *diabolus* qui divise et corrompt, image d'une stérilité du langage qui a progressivement souillé la pensée des écrivains. Le terme de prostitution dont use ici Saint-Martin s'avère

particulièrement important dans la mesure où il englobe, dans cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, une double signification.

- 17 Comme le montre le *Dictionnaire de l'Académie*, à partir de cette époque, en plus de l'« abandonnement » à une conduite morale déplorable, « Dans le langage de l'Écriture, la prostitution est quelquefois prise pour Abandonnement à l'Idolâtrie ». Prostituer la poésie signifie donc l'abandonner à « l'Adoration des Idoles » et au « culte des faux Dieux »<sup>39</sup>, dans une sorte de polythéisme sémiotique qui renie l'unité et la vérité de l'idée de Dieu. Prostituer c'est aussi étaler, exposer, montrer : l'abus d'ornements rhétoriques, le recours à une séduction trompeuse du lecteur par le choix de sujets faciles ou traités de manière superficielle sont les causes de l'« industrielle intempérance » qui marquerait à son époque « la poésie et l'éloquence », devenues désormais « les tributaires du mensonge »<sup>40</sup>.
- 18 Si la vraie poésie est l'expression d'une vérité sacrée et première, cela ne veut pas dire qu'elle doive être facilement accessible. Elle demande un travail constant de la part du poète et un effort interprétatif de la part du lecteur. Saint-Martin demeure un auteur obscur, et son amour pour la vérité ne correspond pas à une recherche de transparence discursive ou stylistique, car il admet l'usage de la métaphore et du symbole. Le vaste poème intitulé *Le Crocodile, ou la guerre du bien et du mal* représente un clair exemple de cette conception de la littérature comme forme d'entraînement herméneutique capable de révéler les vérités les plus profondes<sup>41</sup>. Dans ce poème qui mêle prose et vers, le Crocodile est une créature monstrueuse qui veut dominer le monde. Les acteurs principaux sont décrits et définis dès le début par une opposition élémentaire qui reprend celle du titre. Dans cette œuvre, l'auteur révèle clairement son identité de « linguist[e] du soupçon » et dénonce le pouvoir « redoutable » de la parole, de son mauvais usage<sup>42</sup>. Entre la situation initiale de conflit et le dénouement heureux, il intercale en effets les « discours » sur les sciences proclamés par le Crocodile – avatar du mal primordial – et les discussions que sa fausse parole suscite auprès des académiciens. Le poème se signale par l'affichage manifeste d'une symbolique franc-maçonne, à une époque où Saint-Martin avait pris ses distances avec toutes les loges. Son dénouement simpliste et son ésotérisme très peu initiatique indiquent que l'attention du lecteur doit s'orienter vers d'autres endroits du texte, et que le langage faussement initiatique employé servirait ici de distraction. Dans le *Gorgias* de Platon le mythe, au sens antique de fable, s'oppose effectivement à la vérité (523 a), mais il devient parfois nécessaire pour qu'une vérité soit compréhensible<sup>43</sup>. Si Platon condamne la fausseté de la mimésis poétique, elle est en revanche acceptée par le « philosophe inconnu » en raison de son pouvoir révélateur et pédagogique, et cette position admet donc l'usage de la fiction, comme dans la parabole évangélique.
- 19 Ainsi que dans une fable de La Fontaine – dont Saint-Martin était un lecteur passionné –, *Le Crocodile*, qui reprend justement la structure de l'apologue mais à l'échelle élargie, use d'une morale banale pour porter l'attention vers sa vraie cible. La parole trompeuse du Crocodile est l'exemple d'un usage tordu et mystificateur de la langue, et de ses effets néfastes et destructeurs sur l'esprit de ceux qui l'écoutent. Véritable diable séparateur, l'animal veut favoriser, via une entreprise de type encyclopédique, la diffusion de savoirs fragmentaires et déshumanisés, afin de détruire la vraie *scientia*, idéal de vérité qui englobe la connaissance du monde, la connaissance de soi et celle de la divinité. Le Mal incarné par le Crocodile n'a donc rien de vraiment transcendant : Saint-Martin dénonce encore une fois les dérives matérialistes de la philosophie des

Lumières, que la Révolution envoyée par la Providence brûle par son feu à la fois douloureux et bienfaiteur<sup>44</sup>.

20 La poésie demeure pour Saint-Martin « l'expression & la voix de ces hommes privilégiés, qui nourris par la présence continuelle de la Vérité, l'ont peinte avec le même feu qui lui sert de substance ». La tâche de la poésie est de « montrer aux hommes l'asyle d'où elle est descendue avec eux, pour leur faire naître le vertueux desir de suivre ses traces, & d'y retourner » ; la condamnation de la fiction formulée par Platon devient ici condamnation des faux poètes, car en dépit de la nature divine de la poésie, « l'usage que les hommes en font souvent, l'avilit & la défigure au point de la rendre méconnoissable, ce qui nous prouveroit que chez eux elle n'est pas toujours le fruit de cette langue vraie qui nous occupe »<sup>45</sup>.

21 La vraie poésie est ainsi associée à la langue adamique : elle participe de la dimension sacrée de la divinité ; tout comme la langue, elle est passible d'être corrompue par l'usage mensonger qu'en font les faux-poètes, ou les philosophes des lumières (pluriel), porteurs de ténèbres qui s'opposent à la Lumière unique de la théosophie.

22 Dans *Phanor, poème sur la poésie*, que l'éditeur des *Œuvres posthumes* classe comme un ouvrage de jeunesse, le « philosophe inconnu » bâtit un dialogue métalittéraire entre le protagoniste et l'allégorie de la poésie. Phanor, dont le nom signifie « brillant et manifeste », commence l'échange par une invocation où il déclare ouvertement renoncer à chanter les rapports de la poésie à la vérité :

J'abjure pour jamais, céleste Poésie,  
La vive ambition dont mon âme est saisie,  
Si brûlant à l'aspect de ta sublimité,  
De chanter tes rapports avec la vérité.<sup>46</sup>

23 La poésie répond de manière ambiguë : elle revendique sa nature consubstantielle à celle de la vérité première, mais elle admet que cette vérité n'est pas accessible à la multitude :

Il n'est plus accordé d'entendre mes cantiques  
Qu'aux mortels dont l'esprit brûlant de piété,  
Vient s'asseoir avec moi près de la vérité.<sup>47</sup>

24 Le poème se clôt en effet sur un constat pessimiste, qui annonce les positions du théosophe dans sa production la plus mûre. La poésie a abandonné sa dimension sacrée, car à cause de la corruption de l'esprit humain, désormais victime du mensonge, elle a subi un processus de multiplication et fragmentation assimilable à la dispersion babélique des langues. Il reste néanmoins la possibilité de réparer cette fracture, si le poète récupère, via la régénération théosophique, l'usage de la langue première, qui réunit en elle-même poésie et vérité.

25 L'idée d'une poésie qui se fait voix et instrument de la vérité, qui la pose comme équivalente à la théosophie, est une des idées centrales de Saint-Martin, qui considère donc le poète comme un intermédiaire entre l'homme et la vérité, désormais cachée à la multitude. « Non, hommes, mes frères et mes amis, ce n'est point moi qui vous parle une langue étrangère, quoique vous ayez tant de difficulté à me comprendre ; c'est votre première langue que je vous parle, c'est votre langue maternelle »<sup>48</sup>. La dispersion diabolique des langues n'est pas uniquement un obstacle pour l'écriture, elle l'est aussi pour la compréhension de la « première langue » par ses lecteurs. :

L'antiquité nommoit un Poète un dévin :  
Effacez de ce mot le vernis ridicule



Que lui donna par tout l'ignorance crédule,  
 Et vous reconnoîtrez dans son sublime sens,  
 Combien le ciel pour vous prodigua ses présens ;  
 Vous y reconnoîtrez que le droit des Poètes  
 Marche d'un pas égal à celui des Prophètes.<sup>49</sup>

- 26 Le rôle du théosophe ou, si l'on préfère, la fonction du poète, est de guider l'homme dans son chemin de régénération qui lui assurera un plein entendement des vérités secrètes du monde. Sa mission peut donc être assimilée à celle du prophète. 1789 constitue le moment initial de ce renouveau potentiel : le « philosophe inconnu » conçoit donc l'« étonnante » Révolution française comme « un dessein marqué de la Providence de nous faire recouvrer à nous, et successivement à bien d'autres peuples [...], le véritable usage de nos facultés et de dévoiler aux nations ce but sublime [...] qui embrasse l'homme sous tous ses rapports »<sup>50</sup>. C'est le poète-théosophe qui est chargé de communiquer à l'homme cette renaissance possible, qui se fonde sur une perfectibilité potentielle de l'être humain, capable d'être transmise à d'autres peuples. Pour Michel Delon, « le poète s'inscrit dans une dialectique de la solitude et de la participation universelle. Cette participation est sociale chez Diderot, religieuse chez Saint-Martin »<sup>51</sup>. Cette participation religieuse n'est pourtant pas à entendre comme un pur isolement. Comme le souligne Paul Bénichou, qui consacre un long chapitre du *Sacre de l'écrivain* au rapport entre poésie et illuminisme chez Saint-Martin, la fonction presque « orphique »<sup>52</sup> qu'attribue le philosophe à la poésie participe à la redéfinition du rôle de la poésie dans la société postrévolutionnaire, selon une tradition dont la signification secrète survit parmi les initiés. La récupération de la dimension sacrée de la poésie – qui possède une « fonction privilégiée » dans « la relation de l'homme à Dieu » – et du langage – faculté permettant au poète-théosophe de se faire « thaumaturge » – est donc au cœur de cette théosophie qui, selon Bénichou, a largement contribué à la consécration du poète-mage de l'époque romantique, fondant son « sacerdoce poétique » sur « le privilège métaphysique de la poésie »<sup>53</sup>.

---

## NOTES

1. Voir K. Oligschlaenger, « Idée, signes et perfectionnement de la pensée dans trois mémoires du concours académique sur l'influence des signes sur la pensée (1799) », dans E. Casanova et C. Calvo (dir.), *Actas del XXVI Congreso Internacional de Lingüística y de Filología Románicas*, Berlin, Gruyter Mouton, 2013, vol. 7, p. 407-417.

2. Voir, entre autres, *La Décade Philosophique, Littéraire et Politique : par une société de gens de lettres*, 10 germinal an VII (30 mars 1799).

3. Voir le texte édité par Robert Amadou dans *L'initiation*, 4, 1966, et 3, 1968.

4. *Essai sur les signes et sur les idées, relativement à la question de l'Institut : Déterminer l'influence des signes sur la formation des idées*, s.l., s.n., 1799. Saint-Martin ne publie que rarement sous son nom et signe souvent ses ouvrages comme « Le Philosophe Inconnu ».

5. N. Jacques-Chaquin [Jacques-Lefèvre], « Un adversaire des Idéologues aux Écoles Normales : la controverse Garat Saint-Martin », *Histoire Épistémologie Langage*, 4, 1, 1982, p. 102. L'opposition de Saint-Martin aux conceptions linguistiques de Garat avait déjà mené à une controverse entre les

deux qui se développe lors des séances du 11 et 27 février 1795, donc bien avant la publication du concours. Voir aussi Ead. « Illuminisme et Idéologie. Le débat Garat / Saint-Martin aux Écoles Normales », dans W. Busse, J. Trabant (dir.), *Les Idéologues : Sémiotique, philosophie du langage et linguistique pendant la Révolution française*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing, 1986, p. 45-58 ; sur le prix, voir K. Oligschlaenger, « Idée, signes et perfectionnement de la pensée dans trois mémoires du concours académique sur l'influence des signes sur la pensée (1799) », dans E. Casanova et C. Calvo (dir.), *Actas del XXVI Congreso Internacional de Lingüística y de Filología Románicas*, Berlin, Gruyter Mouton, 2013, vol. 7, p. 407-417.

6. N. Jacques-Chaquin, « Un adversaire des Idéologues », cit., p. 99.

7. Cette prise de position contre les excès du rationalisme des philosophes se concrétise en une sorte de renversement de certaines de leurs théories foncières, qui montre néanmoins la continuité entre la pensée de Saint-Martin et celle des Lumières. Voir N. Jacques-Lefèvre, *Louis-Claude de Saint-Martin, le philosophe inconnu (1743-1803)*, Paris, Dervy, 2003, p. 38-45.

8. Notamment grâce aux travaux pionniers de J. Bellemin-Noël : « Bilan des recherches sur Louis-Claude de Saint-Martin », dans *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, juillet-septembre 1963, p. 447-452 ; « L'écriture de l'âme, ou la vérité des signes chez Louis-Claude de Saint-Martin », dans *Revue des Sciences Humaines*, 1979, 4, p. 23-42 ; et de N. Jacques-Lefèvre : « Le citoyen Louis-Claude de Saint-Martin, théosophe révolutionnaire », dans *Dix-Huitième siècle*, 6, 1974, p. 209-244 ; « L'imaginaire et le discours théosophique, ou les rêves de l'écriture chez Louis-Claude de Saint-Martin », dans *Revue des Sciences Humaines*, 1982, 1, p. 31-44 ; « Manifestations, signes, écriture. Les problèmes du sens dans la théosophie saint-martinienne », dans *Les Cahiers de Saint-Martin*, 5, 1984, p. 49-60 ; « La linguistique poétique d'un théosophe : langage, parole et désir chez Louis-Claude de Saint-Martin », dans *Romantisme*, 86, 1994, p. 47-60 ; *Louis-Claude de Saint-Martin, le philosophe inconnu (1743-1803)*, cit. Pour une bibliographie constamment mise à jour, voir <http://www.philosophe-inconnu.com/category/bibliographie/>.

9. Voir D. Bates, « The Mystery of Truth: Louis-Claude de Saint-Martin's Enlightened Mysticism », dans *Journal of the History of Ideas*, 61, 4, 2000, p. 635-655.

10. J.-B.-M. Gence, *Notice biographique sur Louis-Claude de Saint-Martin, ou le philosophe inconnu*, Paris, Imprimerie de Migneret, 1824, p. 5.

11. L. Lamothe, « Saint-Martin, dit le Philosophe inconnu, son séjour à Bordeaux ; sa rencontre dans cette ville avec Pasquallis », dans *Revue de Bordeaux*, 48, décembre 1854, p. 379-381.

12. Voir R. Le Forestier, *La Franc-Maçonnerie occultiste au XVIII<sup>e</sup> siècle et d'Ordre des Élus Coëns*, Paris, Dorbon aîné, 1928, p. 167-227.

13. Si bien que d'après Pascally une affiliation franc-maçonne n'était pas nécessaire pour être initié Élu Coën, car les autres francs-maçons étaient aussi considérés comme des non-initiés. Voir S. Caillet, *Martinésisme, martinisme et willermozisme à Lyon*, dans J.-B. Martin et F. Laplantine (dir.), *Le Défi ésotérique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1994, t. I, p. 65-72.

14. Sur Pascally et ses rapports à Saint-Martin, voir *ibidem*.

15. F. Moore, *Prose poems of the French Enlightenment. Delimiting genres*, Burlington, Ashgate, 2009, p. 188.

16. Voir E. J. Mannucci, *Gli altri lumi. Esoterismo e politica nel Settecento francese*, Palermo, Sellerio, 1988, p. 56-59.

17. Voir M. Delon, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, Paris, PUF, 1988, p. 96.

18. Voir N. Jacques-Chaquin, « Le citoyen Louis-Claude de Saint-Martin, théosophe révolutionnaire », dans *Dix-Huitième siècle*, 1974, p. 209-244.

19. Son *Cahier des langues* est un recueil posthume dû aux soins de Robert Amadou, érudit qui a édité au cours du siècle dernier la plupart de ses œuvres. Voir Louis-Claude de Saint-Martin, « Cahier des langues », éd. R. Amadou, dans *Les Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, 7, 1961, p. 139-200.

20. L.-C. de Saint-Martin, *Essai sur les signes et sur les idées*, cit., p. 6.

21. N. Jacques-Lefèvre, *Louis-Claude de Saint-Martin, le philosophe inconnu (1743-1803)*, cit., p. 230.

22. Voir N. Jacques-Chaquin, « La linguistique poétique d'un théosophe », cit., p. 53.
23. Voir l'ouvrage éclairant de I. Dardano Basso, *Meccanicismo e linguaggio in Francia nell'età dei Lumi*, Roma, Bulzoni, 1998, p. 187-211.
24. J. Böhme, *De la triple vie de l'homme*, [tr. L.-C. de Saint-Martin], Paris, Migneret, 1809, p. 192-193.
25. L.-C. de Saint-Martin, *Des nombres : œuvre posthume*, éd. L. Schauer, Paris, Dentu, 1861, p. 42.
26. U. Guttinger (éd.), *Esprit de Saint-Martin, pensées choisies*, Paris, Toulouse, 1836, p. 45.
27. L.-C. de Saint-Martin, *Des nombres*, cit., p. 23.
28. Voir E. Franzini, « "Né al cielo, né all'inferno, né all'anima, né agli dèi, né ai diavoli". Luoghi simbolici dell'inferno tra ragione e fede », dans L. Nissim, A. Preda (dir.), *Les Lieux de l'enfer dans les lettres françaises*, Milano, LED, 2014, p. 28-29.
29. L.-C. de Saint-Martin, *Des erreurs et de la vérité*, cit., p. 43-44.
30. Ibidem.
31. L.-C. de Saint-Martin, *L'Homme de désir*, Lyon, s. n., 1790, p. 261.
32. Ibid., p. 389.
33. Saint-Martin reprend ici un passage de la *Métaphysique* (1027 b 25) : « Le faux et le vrai ne sont pas dans les choses [...] mais dans la pensée discursive », Aristote, *Œuvres. Éthiques, Politique, Rhétorique, Poétique, Métaphysique*, éd. R. Bodéüs, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2014, p. 1032. Dans le texte d'Aristote, il est aussi question de la vérité comme « étant » qui s'oppose au « faux », pensé comme du non-être (1051 b – 1052 a).
34. L.-C. de Saint-Martin, *L'Homme de désir*, cit., p. 85.
35. L.-C. de Saint-Martin, *Des erreurs et de la vérité*, cit., p. 492.
36. Saint-Martin n'est pas loin des théoriciens et poètes du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Des auteurs tels que Treneuil et Millevoeye accordent par exemple à la poésie élégiaque une origine mystique, voire sacrée, dont les élégies bibliques seraient les premiers avatars. Voir É. Francalanza, « Le statut littéraire de l'élégie au tournant du siècle » et G. Cammagre, « Élégie et lyrique : parcours à travers quelques textes théoriques », dans *Cahiers Roucher-André Chénier*, 25, 2006, p. 13-32 et 33-47.
37. L.-C. de Saint-Martin, *Des erreurs et de la vérité*, cit., p. 493.
38. Ibid., p. 492.
39. *Dictionnaire de l'Académie Française*, 4<sup>ème</sup> éd., 1762, s.v. « Prostitution » ; « Idolâtrie ».
40. L.-C. de Saint-Martin, *Essai sur les signes et sur les idées*, cit., p. 71.
41. L.-C. de Saint-Martin, *Le Crocodile ou la Guerre du bien et du mal*, Paris, Imprimerie du Cercle social, an VII [1799].
42. N. Jacques-Chaquin, « Illuminisme et Idéologie. Le débat Garat / Saint-Martin », cit., p. 54.
43. Voir P. Montani, *Arte e verità dall'antichità alla filosofia contemporanea: Un'introduzione all'estetica*, Roma-Bari, Laterza, 2008, chap. III.
44. Sur ce sujet, je me permets de renvoyer à mon article « Châtiment et rédemption par la langue. Le Crocodile et la Lettre à un ami sur la Révolution française de Louis-Claude de Saint-Martin », dans *Dix-Huitième siècle*, 51, 2019, p. 417-434.
45. L.-C. de Saint-Martin, *Des erreurs*, cit., p. 493-496.
46. L.-C. de Saint-Martin, *Poésies*, Leipzig, Institut littéraire, 1861, p. 1.
47. Ibid., p. 25.
48. L.-C. de Saint-Martin, *Des nombres*, cit., p. 43.
49. L.-C. de Saint-Martin, *Poésies*, cit., p. 19.
50. L.-C. de Saint-Martin, *Lettre à un ami, ou Considérations politiques, philosophiques et religieuses sur la Révolution française*, Paris, chez J.-B. Louvet, Libraire, 1794, p. 76. Voir l'appareil de l'édition de N. Jacques-Lefèvre, Grenoble, Jérôme Millon, 2005.
51. M. Delon, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, cit., p. 96.

52. F. Lotterie, *Progrès et perfectibilité : un dilemme des Lumières françaises (1755-1814)*, Oxford, Voltaire Foundation, 2006, p. 34.

53. P. Bénichou, *Le sacre de l'écrivain. 1750-1830*, Paris, Gallimard, 1996, p. 91-109.

## RÉSUMÉS

D'après le théosophe Louis-Claude de Saint-Martin l'univers s'organise selon un système d'oppositions entre le pluriel et le singulier, la division et l'unité, où cette dernière représente l'idéal que l'homme doit poursuivre. Le terme « mensonge », souvent employé au singulier et toujours avec une signification négative, paraît néanmoins contredire cette tendance générale dans l'utilisation du nombre grammatical. Il ne s'agit pourtant que d'une contradiction apparente, dans la mesure où toute erreur naîtrait d'un mensonge originel, d'une occultation volontaire de la vérité. La tâche du théosophe consiste donc à révéler à l'homme cette vérité cachée : la vraie poésie, expression de la langue première, est le moyen le plus adapté pour dévoiler l'essence du monde. À travers une lecture de plusieurs ouvrages du « philosophe inconnu » et à la lumière de ses réflexions sur la langue, j'essaierai d'analyser les significations qu'attribue l'auteur au terme et à ses synonymes, ainsi que le rapport entre « erreurs », « mensonge » et « vérité » par rapport à sa conception de la poésie.

According to the theosophist Louis-Claude de Saint-Martin, our universe is regulated by a system of oppositions between plural and singular, division and unity, the latter being the ideal that must be pursued by humanity. The word "mensonge" (lie, falsehood, i.e.) is often used in its singular form, and this choice seems an exception to the general use of grammatical number in the author's production. This apparent contradiction is justified because for Saint-Martin all the errors come from an original falsehood, from a deliberate occultation of the truth. The task of the theosophist consists in revealing the world this hidden truth. Poetry, conceived as expression of the Primary Language, as a perfect unison of thoughts and signs, beauty and truth, is the most appropriate means for this revelation. In the light of Saint-Martin's reflections on languages, by studying the meaning he conveys to terms such as "erreurs", "mensonge" and "vérité", I will analyze his conception of poetry in relation to them.

## INDEX

**Mots-clés** : Saint-Martin (Louis-Claude de), Idéologues, mysticisme et linguistique, Révolution française, fonction du poète, vérité

**Keywords** : Saint-Martin (Louis-Claude de), Ideologues, mysticism and linguistics, French Revolution, the task of the poet, truth